

Les inconvenants secrets d'Honorine

C'était du temps où la télé n'existait pas et où la radio n'avait pas encore atteint tous les foyers d'ESPIERRE. Les nouvelles nationales et internationales, celles de la veille évidemment, arrivaient au mieux avec La Dépêche, qu'apportait le facteur vers 10 heures. Il y avait au bourg deux sources principales pour les nouvelles locales : le bistrot des ZELLER et le lavoir communal, l'un et l'autre ne garantissant pas vraiment une fréquence quotidienne.

Avec ses soixante ans bien portés, Honorine ESCARLOT avait, depuis quelques lustres, cédé son âge de raison pour celui d'une solide expérience, et le gris taupe de son habit était en parfaite harmonie avec son gros chignon plus argenté, qu'elle accrochait à sa nuque au moyen de deux fortes aiguilles à tricoter entrecroisées. C'était sans doute l'une des personnes les mieux informées du village.

Le statut patrimonial de feu son mari lui avait permis de s'abonner à La Dépêche, qu'elle lisait intégralement avant d'en faire profiter le lendemain sa sœur Félicie, moins bien mariée, et qui l'utilisait principalement pour envelopper les épiluchures.

Elle habitait la belle maison cossue qui dominait la grande mare communale, laquelle abritait le petit lavoir des ménagères du bourg.

Un positionnement stratégique pour satisfaire une curiosité naturelle qui avait pris beaucoup d'ampleur depuis qu'elle n'avait plus rien d'autre à faire.

Car, les jours de lessive, les lavandières d'occasion, après avoir longuement fait bouillir leur linge dans la grande lessiveuse à champignon central, se retrouvaient pour le rinçage. Et là, au rebours des idées reçues, ces femmes ne chantaient point les tubes de l'époque, mais caquetaient à cœur nourri, et parfois même jasaient.

Honorine fut en particulier la première à savoir que les CHOTIN allaient acheter un tracteur ; mais personne ne sut que, si ce fut le premier tracteur de la commune, c'est parce qu'elle avait fait croire au jeune Maurice que son copain Augustin LEPLAN avait réussi à convaincre son père d'en commander un.

Mais le domaine où elle était incollable, Honorine, c'était celui de l'état civil de la commune. Il n'y avait pas sa pareille pour connaître les premières aventures des adolescents, qu'on n'appelait pas encore ados. Les premières et même les plus intimes, lorsque

les couples se formaient ou étaient déjà formés, celles qui se terminent par la naissance d'un bébé. Car elle traquait particulièrement dans les paniers d'osier ou sous les battoirs, cette petite lingerie qui n'était pas encore jetable, et elle déduisait de ses absences l'imminence de l'événement. Au besoin, elle en trouvait confirmation d'un coup d'œil furtif sur les étendoirs, lorsqu'elle montait à l'église.

Au cours de l'été de 1943, où il fit tant chaud, la jeune Yvette des COUSTANTS avait bien failli échapper à sa vigilance. Prétextant le faible niveau de la mare, donc du lavoir, elle était allée jusqu'à la Save, à plus de deux kilomètres de là ; mais elle avait été trahie par l'étendoir familial qui, bien que situé dans l'enclos arrière de sa maison, était visible du porche de l'église.

Enfin, par la durée et la pertinence de ses observations Honorine mit à mal une ancienne croyance locale qui voulait que la durée normale d'une première grossesse pouvait être inférieure de quelques semaines à celles des suivantes.

L'abbé Simon, le curé de la paroisse, aurait pu, certes, confirmer tout ça par ses propres sources, et Dieu sait s'il en connut la tentation, mais elles étaient sacrament protégées par le secret de la confession.

André VERDIER

Janvier 2023